

**Manon RAMEZ**

*Doctorante en Assyriologie à l'École Pratique des Hautes Études sous contrat du LabEx HaStec*

Sous la direction de M. Michaël Guichard, directeur d'études

UMR 7192 POCLAC – Proche-Orient—Caucase : langues, archéologie, cultures

## PROJET DE THÈSE 2016-2019

### LES « FAISEURS D'ŒUVRES »

### SAVOIR ET SAVOIR-FAIRE DES ARTISANS DE LA PIERRE PRÉCIEUSE ET DE SES IMITATIONS AU PROCHE-ORIENT ANCIEN DE L'ÂGE DU BRONZE À LA LUMIÈRE DES SOURCES CUNÉIFORMES

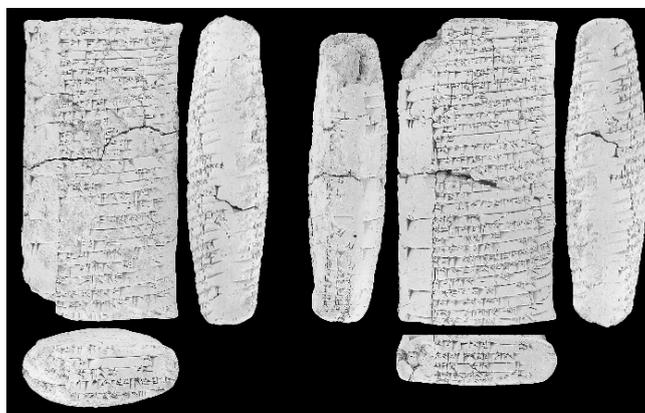
*Programme collaboratif n°1 : « Compétences et savoirs »*

*Programme collaboratif n°2 : « Savoirs scientifiques, savoirs croyants, savoirs sociaux »*



BM 134757 – Sceau-cylindre en lapis-lazuli d'époque paléo-babylonienne  
inscrit au nom de Sumû-Yamutbala

© The British Museum



A.1259 – Tablette administrative de Mari (XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) enregistrant des objets précieux,  
notamment un grand sceau-cylindre en lapis-lazuli lié aux échanges entre cours (l. 48-50)

© ARCHIBAB

## **RÉSUMÉ**

*Cette thèse de doctorat a pour but d'étudier les processus de création des artefacts réalisés à l'aide de pierres prisées par les Anciens ou de leurs imitations en Mésopotamie, ainsi que leurs significations multiformes, de la fin du IIIe à celle du IIe millénaire av. J.-C., en plaçant au centre l'artisan : ses connaissances, son savoir-faire et son rapport à l'œuvre. Grâce à une méthode interdisciplinaire mobilisant les documentations cunéiforme, archéologique et iconographique, je souhaite apporter une synthèse, jusque-là inexistante. À partir de cette étude de cas, il sera possible de réfléchir sur la réception des objets façonnés par l'artisan ce qui permettra, à travers l'analyse du geste du spécialiste et de son rôle dans la société proche-orientale ancienne, de réévaluer le statut de « l'œuvre » artisanale en envisageant la définition d'une « technè » (τεχνή) mésopotamienne.*

## **ABSTRACT**

*This Ph.D. aims to study the processes of creation of artefacts realised thanks to stones prized by the Ancients or their imitations in ancient Mesopotamia, and their multifaceted meanings, from the end of the third to the one of the second millennium B.C., by focusing on the craftsmen: their knowledge, their expertise and their relation to their own work. Thanks to an interdisciplinary method involving cuneiform, archaeological and iconographical sources, I would like to make a synthesis which, up to now, doesn't exist. From this case study, it will be possible to consider the receipt of the objects fashioned by craftsmen which, though the analysis of the technical gesture of the specialists and their role in the ancient near eastern society, will allow to reevaluate the status of the craft (art)work by thinking about a definition of a Mesopotamian "technè" (τεχνή).*

## CONSTITUTION DU PROJET

Un tel projet se situe dans la continuité de mes mémoires de Master 1 et de Master 2. Pendant l'élaboration de ces travaux, j'ai voulu me focaliser particulièrement sur l'histoire des artisans du Proche-Orient ancien, en étudiant de près la production des objets et leur réception.

Dans le cadre du Master 1, je me suis intéressée aux peintures palatiales de Mari<sup>1</sup> (Tell Ḥarīrī, Syrie). L'originalité et la difficulté de ce travail était d'étudier, dans un contexte historiographique peu fourni, un corpus archéologique fragmentaire et anépigraphe et de le mettre en rapport avec la documentation textuelle<sup>2</sup>, jugée silencieuse par les spécialistes sur la question du décor peint. Ceci formait un paradoxe non négligeable si l'on considère d'une part les compositions peintes retrouvées sur des sites proche-orientaux, et d'autre part les détails habituellement fournis dans les textes sur la production artisanale. Il est rapidement apparu fondamental de considérer au premier plan les techniques de fabrication des peintures, en abordant de concert le lien entre textes et images et la signification stylistique des peintures, témoins de l'importance de ce décor dans l'architecture palatiale et des enjeux de l'idéologie royale dans ce complexe. Ce travail a notamment permis de réfléchir sur la question des artisans peintres, sujet qui divise encore les chercheurs.

En Master 2, je me suis penchée sur la production du mobilier de prestige des rois amorrites d'après la documentation de Mari. Ce sujet proposait une démarche complémentaire à celle appliquée dans le mémoire de Master 1, en envisageant d'abord l'abondante documentation textuelle retrouvée dans le palais afin de retrouver, grâce à une démarche recentrée sur l'histoire et la philologie, des informations aujourd'hui perdues. Travailler sur un corpus textuel traitant de tels artefacts permet d'étudier l'approvisionnement et l'acheminement des matières premières jusqu'à l'atelier, de comprendre le processus de fabrication des objets avec toutes les étapes que cela suppose, mais aussi de se focaliser sur la finition du mobilier, révélant bien souvent l'usage d'autres matières premières impliquant l'effort de plusieurs spécialistes, de formation différente ou non, pour un même objet. Le croisement de ces sources avec les éléments d'incrustation retrouvés et l'iconographie permet d'approcher visuellement ces objets et d'étudier leur symbolique.

Après avoir abordé la question des pigments et des couleurs, qui soulève bien des problèmes philologiques et anthropologiques, puis des matières premières et compétences artisanales mobilisées pour l'artisanat composite qu'est celui du mobilier de prestige, je souhaite désormais prolonger et approfondir l'étude des artisans de l'Antiquité, à partir d'un matériau retrouvé archéologiquement en abondance et omniprésent dans la documentation cunéiforme : la pierre.

## PRÉSENTATION ET DÉFINITION DU CADRE SPATIO-TEMPOREL

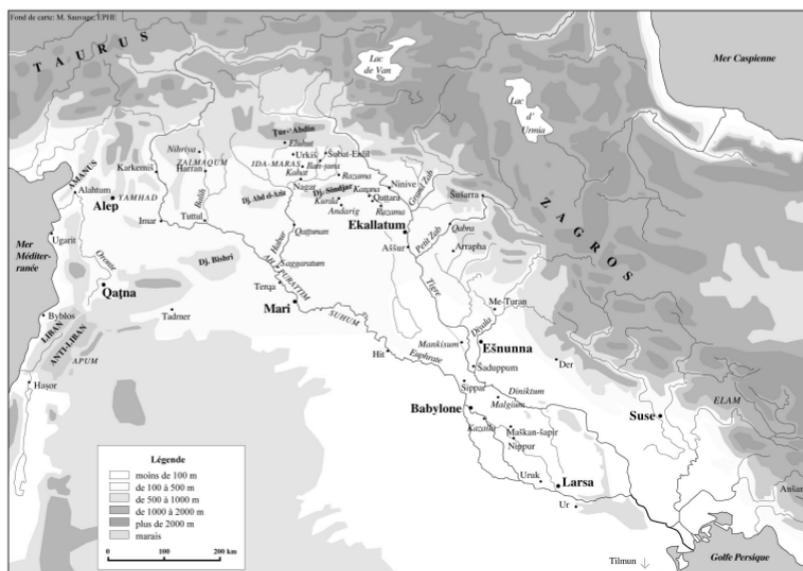
Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les fouilles archéologiques entreprises au Proche-Orient ont permis d'accroître considérablement notre connaissance de l'Antiquité, en exhumant des milliers de tablettes cunéiformes ainsi qu'un nombre très important d'objets réalisés dans des matériaux n'ayant ni souffert des affres du temps, ni du climat, paramètres déterminants pour notre perception de cette période et desquels nous demeurons toujours tributaires. Les matières premières les plus représentées, à l'égard des pillages et des destructions antiques, mais aussi de leur caractère périssable, sont, de loin, l'argile et la pierre. Les Anciens en ont fait le support d'usages variés, la pierre demeurant incontestablement la ressource naturelle non-transformée la plus prisée par sa rareté et sa diversité, impliquant, dès lors, toute une palette d'imitations, de l'argile peinte aux matières vitreuses, en passant par les faïences et glaçures.

---

<sup>1</sup> Celles-ci contribuèrent grandement à la célébrité du site. Elles sont aujourd'hui exposées au Musée du Louvre.

<sup>2</sup> Soit les archives retrouvées *in situ* dans le palais et les textes littéraires et savants retrouvés ailleurs lorsqu'ils pouvaient être utiles.

Nous entendons par pierre « précieuse » toutes les matières minérales estimées par les Anciens. À la vue de notre documentation, celles-ci étaient au centre de la civilisation mésopotamienne. Cependant, la région en était totalement dépourvue ; ainsi, dès les époques proto-historiques, les Anciens durent mettre en œuvre un vaste réseau complexe d'échanges et de commerce<sup>3</sup> sur de très longues distances, au Proche-Orient-même et au-delà, pour se fournir en pierres, utilisées pour la fabrication des objets les plus prestigieux<sup>4</sup>. Dès lors, deux solutions s'offraient à eux : l'importation ou l'imitation. Divers moyens furent donc mis au point afin de reproduire ces matériaux prisés, témoins d'innovations, de déclinaisons de qualités et de palettes artisanales variées, mobilisant différents savoirs de la part des « faiseurs d'œuvres » et de techniques de réalisation diverses, bien que les scribes mésopotamiens, dans leurs compilations savantes, leur accordaient volontiers la classification de « pierres ».



Le Proche-Orient à l'époque des royaumes amorrites

Notre champ d'étude géographique est amené à s'étendre, en raison du gisement des pierres, au-delà de la Mésopotamie *stricto sensu*. Les sources disponibles rendent possibles la reconstitution des voies de circulation, du mode de transport, ainsi que l'identification des types de biens échangés — matières premières ou objets manufacturés—, mais aussi l'étude des acteurs de ces échanges. Quant à la période étudiée, celle-ci correspond à une partie de l'âge du Bronze, de la deuxième moitié du III<sup>e</sup> millénaire à la fin du II<sup>e</sup> av. n.è., et se justifie par la cohérence des sources existantes. Étant donné qu'il est difficile de faire coïncider les grandes phases de l'histoire politique avec celles de la culture matérielle, nous pensons notamment que la rupture historique entre la fin du III<sup>e</sup> et le début du II<sup>e</sup> millénaire —soit entre la chute de l'Empire néo-sumérien et le début de l'époque des Amorrites— est à reconsidérer, certaines techniques et conventions iconographiques n'ayant guère changé entre ces deux périodes. Au cours du II<sup>e</sup> millénaire, une intensification des échanges diplomatiques, et donc matériels, a eu lieu de l'Afrique à l'océan Indien, en passant par la Méditerranée, dont les prémices sont sensibles au moins dès l'âge du Bronze Moyen<sup>5</sup> ; dès lors, il convient de se demander s'il existe de réelles ruptures décelables dans la culture matérielle au cours du II<sup>e</sup> millénaire.

<sup>3</sup> Voir BUTTERLIN 2003.

<sup>4</sup> Pour l'exemple de Mari comme plaque tournante commerciale à l'époque sumérienne archaïque, cf. BUTTERLIN 2014a et BUTTERLIN 2014b.

<sup>5</sup> Une exposition (2008-2009) et colloque en 2013 se sont notamment tenus à New York sur ces questions : voir respectivement ARUZ ET AL. 2008 et 2013. Des preuves de contact sont également bien attestées dans la documentation textuelle du début du II<sup>e</sup> millénaire : voir GUICHARD 1993, GUICHARD 1999 et ALBERTI 2012.

## HISTORIOGRAPHIE

Quelques synthèses existent sur le travail de la pierre, mais elles demeurent presque exclusivement archéologiques et iconographiques, alors que la documentation textuelle est abondante. Les articles traitant du lapis-lazuli<sup>6</sup>, par exemple, ne manquent pas, mais d'autres pierres sont beaucoup moins représentées. Un ouvrage existe néanmoins, résolument tourné vers la philologie ; cependant, il s'agit en premier lieu de l'édition d'un texte savant, doté d'un glossaire utile mais forcément lacunaire, étant donné qu'il ne s'agit que des termes cités dans le document édité et dont les attestations ne valent, en partie, que pour le I<sup>er</sup> millénaire av. n.è.<sup>7</sup> Bien que l'étude de la culture matérielle proche-orientale n'en soit qu'à ses débuts, d'autres matériaux sont mieux étudiés dans la littérature secondaire : à titre d'exemples, de nombreux colloques et ouvrages collectifs sont parus récemment sur l'artisanat du textile, ainsi que quelques synthèses sur l'artisanat du métal. Ce paradoxe entre traitement épigraphique et sources matérielles disponibles semble lié au fait que la documentation archéologique soit abondante et dispersée, et que le vocabulaire technique pose de nombreux problèmes philologiques estimés insolubles et dont la compréhension est trop souvent jugée impossible. De même, la question des artisans n'est pas abordée de manière systématique lorsqu'une étude est consacrée à la culture matérielle<sup>8</sup> ; il nous semble néanmoins indispensable de considérer ces « faiseurs d'œuvres » au premier plan<sup>9</sup>.

Il est toujours important de rappeler que les études interdisciplinaires sont indispensables pour traiter l'histoire de l'artisanat. Il l'est d'autant plus que, pour prendre un exemple frappant, les publications des objets en pierre, comportant une représentation et une inscription, ont dénaturé ces artefacts en divisant le travail en trois, soit l'étude des matériaux pour l'archéologie, de la représentation pour l'iconographie et de l'inscription pour l'épigraphie. En conséquence, nous pensons que l'étude ne peut être complète si le lien n'est pas établi.

Actuellement, la recherche en Histoire est fortement influencée par des questions relatives à la couleur et à la lumière. Nous avons eu l'occasion de nous y consacrer et un constat est apparu. Il faut signaler que de telles problématiques nécessitent un regard technique, vu qu'elles appartiennent à des domaines scientifiques tels que l'optique : en conséquence, l'approche ne peut être qu'interdisciplinaire. De plus, les sources à notre disposition nous informent à quel point la couleur et l'éclat sont étroitement liées à la matière. Il apparaît donc important de se focaliser sur cette dernière, et particulièrement sur sa classification, sa transformation et sa réception par les Anciens, pour aboutir à des considérations épistémologiques, technologiques et anthropologiques.

## SÉLECTION DU CORPUS ET TRAITEMENT DES SOURCES

Les sources matérielles, qu'il s'agisse des pierres ou des imitations de celles-ci et qu'elles soient brutes ou travaillées, seront mobilisées pour l'étude. Il est, en effet, indispensable de constater quelles matières ont été retrouvées et sur quel site, mais aussi d'observer les contextes archéologique et stratigraphique, afin d'étudier d'une part les usages et pratiques liés à ces artefacts, et d'autre part leur datation. Grâce aux études expérimentales et tracéologiques, il sera notamment possible d'analyser le geste de l'artisan, cette question technologique étant au cœur d'un sujet sur la production artisanale.

---

<sup>6</sup> Nous pouvons citer, pour l'archéologie, les travaux de Michèle Casanova, dont l'ouvrage de synthèse est paru récemment : CASANOVA 2013. Concernant les travaux des épigraphistes, plusieurs articles sont disponibles : cf. MICHEL 1992, GUICHARD 1996, MICHEL 2001, MYNAROVA 2012.

<sup>7</sup> SCHUSTER-BRANDIS 2008. Il s'agit de la liste lexicale *abnu šikinšu*, soit « la pierre, son apparence est ... ». Ce document très important car il indique la perception visuelle qu'avaient les Anciens de ces minéraux.

<sup>8</sup> Pour Mari, voir la synthèse sur la vaisselle de luxe royale par M. Guichard, qui s'attarde particulièrement sur le rôle des artisans et des commanditaires : cf. GUICHARD 2005.

<sup>9</sup> Il est d'autant plus important de les considérer lorsqu'ils prennent le calame : cf., par exemple, CHARPIN 1987.

Afin d'obtenir des informations sur les gisements, le transport, les usages et les transformations de ces matières mais aussi sur les protagonistes qui interviennent dans toutes ces étapes (artisans, transporteurs, commanditaires, contrôleurs, etc.), il est nécessaire de s'intéresser de près aux textes ; les documents comptables et les lettres, permettent d'obtenir ces renseignements. La documentation savante permet d'entrevoir les considérations épistémologiques des Mésopotamiens ; les listes lexicales, soit les compilations de matières premières, inventorier tout un panel de minéraux. Ces documents, souvent utilisés par les chercheurs pour vérifier des attestations grâce à leur caractère bilingue sumérien/akkadien, sont rarement exploités pour tenter de comprendre leur logique de classement, alors qu'ils donnent pourtant de précieux indices sur la perception qu'en avaient les Anciens, mais aussi sur leur observation et leur expérience du monde naturel et matériel. À la frontière entre documents de pratique et textes savants, nous disposons de recettes et de traités basés sur l'expérimentation qui permettaient manifestement de réaliser des substituts de pierres. Afin d'obtenir des renseignements sur la perception et le ressenti des Mésopotamiens face aux artisans et aux matières premières qu'ils travaillaient, il faut également examiner les rituels et les textes littéraires.

Il convient d'ajouter que la documentation textuelle étudiée est amenée à être entièrement reprise, du déchiffrement à la traduction. Ainsi, les textes publiés et inédits mènent respectivement à des collations et des éditions dans le cadre de cette étude.

## **PERSPECTIVES DE RECHERCHE ET RÉSULTATS ATTENDUS**

En premier lieu, cette étude apportera de nouvelles connaissances philologiques techniques en langues sumérienne et akkadienne, qu'il s'agisse des identifications de pierres et de leurs moyens de reconnaissance (couleurs, toucher, usages et gisements), ou des objets réalisés à partir de ces matériaux, le but étant de proposer une véritable synthèse.

Dans un second temps, il conviendra de problématiser le sujet en réfléchissant particulièrement sur les imitations, qui se concevaient souvent comme des pierres, sans en être, sur leur statut par rapport à la matière imitée, ce qui nous mènera à envisager différents artisanats mobilisés pour leur production, et sur leur classement, pour comprendre quelle perception les Anciens en avaient.



Éléments d'incrustation retrouvés à Ugarit : lapis-lazuli (gauche) et bleu égyptien (droite)  
© Valérie Matoïan

Ensuite, il sera possible de mettre en lumière les compétences multiformes des artisans, qu'elles soient théoriques ou empiriques, ce qui constitue le cœur de notre étude. Nous nous demanderons comment leur savoir-faire technique pouvait apporter une valeur ajoutée aux objets en nous focalisant sur le geste du spécialiste et sur la réception des objets qu'il façonne. Il faut aussi de réfléchir à la dimension secrète du savoir et de quelle manière celui-ci définit l'expertise d'un artisan, ce qui mènera à envisager la définition d'une « *technè* » (τεχνή) mésopotamienne.

De même, le statut social et juridique des artisans, ainsi que leur rôle dans la société et dans certaines manifestations religieuses seront analysés, afin d'essayer de comprendre comment ils étaient estimés, ce qui devrait permettre d'établir qu'ils n'étaient pas simplement des exécutants.

Enfin, il convient de poser la question de la « tradition ». Le Proche-Orient en apparaissant bien souvent comme totalement tributaire : celle-ci se refléterait en particulier dans les représentations iconographiques, pouvant faire penser que les artisans n'avaient pas une once de libre arbitre. Un tel point de vue méritera d'être réévalué, en se focalisant sur la notion d'« œuvre d'art ».

En outre, cette thèse aura pour but de donner un éclairage sensible de l'artisan, véritable « faiseur » des artefacts que nous admirons aujourd'hui, et des matériaux qu'il manipule, au Proche-Orient ancien. En cela, une telle étude a pour objectif de s'inscrire dans des perspectives historiques larges, qui dépassent l'assyriologie, par sa focalisation sur l'histoire des sciences et des techniques, mais aussi par sa volonté de comprendre les artisans et leur rôle dans la société d'alors.

## BIBLIOGRAPHIE ATTENANTE

### ALBERTI,

2012 – L. ALBERTI, « Making visible the invisible: Cretan objects mentioned in the cuneiform texts of Mari and archaeological discoveries in Crete in the II millennium BC », dans *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici* 54, 2012, pp. 117-142.

### ARUZ ET AL.,

2008 – J. ARUZ, K. BENZEL & J.-M. EVANS (éd.), *Beyond Babylon. Art, Trade and Diplomacy in the Second Millennium B.C.*, New York, Metropolitan Museum of Art, 2008.

2013 – J. ARUZ, S. B. GRAFF, & Y. RAKIC (éd.), *Cultures in Contact. From Mesopotamia to the Mediterranean in the Second Millennium B.C.*, New York, Metropolitan Museum of Art, 2013.

### BUTTERLIN,

2003 – P. BUTTERLIN, *Les temps proto-urbains de Mésopotamie. Contacts et acculturation à l'époque d'Uruk au Moyen-Orient*, Paris, CNRS Éditions, 2003.

2014a – P. BUTTERLIN, « De l'or, du lapis-lazuli et de la cornaline, le temple d'Ishtar à Mari, miroir du "système-monde" sumérien ? », dans S. CLUZAN & P. BUTTERLIN (dir.), *Voués à Ishtar. Syrie, janvier 1934, André Parrot découvre Mari. Exposition au musée de l'Institut du monde arabe, 23 janvier- 4 mai 2014*, Beyrouth, Institut Français du Proche-Orient, 2014, pp. 157-165.

2014b – P. BUTTERLIN, « Les vases en chlorite du temple d'Ishtar et le "système-monde" sumérien », dans S. CLUZAN & P. BUTTERLIN (dir.), *Voués à Ishtar. Syrie, janvier 1934, André Parrot découvre Mari. Exposition au musée de l'Institut du monde arabe, 23 janvier-4 mai 2014*, Beyrouth, Institut Français du Proche-Orient, 2014, pp. 175-188.

### CASANOVA,

2013 – M. CASANOVA, *Le lapis-lazuli dans l'Orient ancien. Production et circulation du Néolithique au IIe millénaire av. J.-C.*, Paris, Cths, 2013.

### CHARPIN,

1987 – D. CHARPIN, « En marge d'une inscription votive : un artisan sort de l'anonymat », dans *Mari. Annales de Recherches Interdisciplinaires* 5, 1987, pp. 600-601.

### GUICHARD,

1993 – M. GUICHARD, « Flotte crétoise sur l'Euphrate ? », *NABU* 1993/53, pp. 44-47.

1996 – M. GUICHARD, « À la recherche de la pierre bleue », *NABU* 1996/36, pp. 30-32.

1999 – M. GUICHARD, « Les mentions de la Crète à Mari » dans A. CAUBET (éd.), *L'acrobate au taureau. Les découvertes de Tell el-Dab'a (Égypte) et l'archéologie de la Méditerranée orientale 7 (1800-1400 av. J.-C.). Actes du colloque organisé au musée du Louvre par le Service culturel le 3 décembre 1994*, Paris, La Documentation Française, 1999, pp. 165-177.

2005 – M. GUICHARD, *La vaisselle de luxe des rois de Mari*, Paris, Recherche sur les Civilisations, 2005.

**MICHEL,**

**1992** – C. MICHEL, « Les “diamants” du roi de Mari », dans J.-M. DURAND (éd.), *Florilegium marianum. Recueil d'études en l'honneur de Michel Fleury*, Paris, SEPOA, 1992.

**2001** – C. MICHEL, « Le lapis-lazuli des Assyriens au début du IIe millénaire av. J.-C. », dans  
W. H. VAN SOLDT (éd.), *Veenhof Anniversary Volume. Studies presented to Klaas R. Veenhof on the Occasion of his Sixth-Fifth Birthday*, Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 2001.

**MYNAROVA,**

**2012** – J. MYNAROVA, « From the mountain or from the kiln ? Lapis lazuli in the Amarna Letters », dans G. DEL OLMO LETE, J. VIDAL & N. WYATT (éd.), *The Perfumes of Seven Tamarisks. Studies in Honour of Wilfred G. E. Watson*, Münster, Ugarit-Verlag, 2012, pp. 63-70.

**SCHUSTER-BRANDIS,**

**2008** – A. SCHUSTER-BRANDIS, *Steine als Schutz- und Heilmittel. Untersuchung zu ihrer Verwendung in der Beschwörungskunst Mesopotamiens im 1. Jt. v. Chr.*, Münster, Ugarit-Verlag, 2008.